

L'ÉCOLE DES AMATEURS

PAR

Jean d'UDINE

IX

L'ART ET LA PENSÉE

20 mars 1906.

Mon cher oncle, les huit jours que je viens de passer auprès de vous se sont écoulés trop vite. Vous avez gâté le petit provincial !... Aujourd'hui, dans le désœuvrement de cette fin de vacances, je me trouve seul et triste au milieu des miens. Vous ne sauriez croire à quel point l'existence me paraît vide, après cette semaine partagée entre les musées, les concerts, les théâtres et les rues si vivantes de votre beau Paris.

Pour « charmer un temps mon ennui », je voudrais me donner, en vous écrivant, l'illusion de nos longues et délicieuses causeries. Et, maintenant que j'ai vu à l'œuvre votre esprit de prosélytisme, je pense que ce sera le meilleur remerciement, à vos yeux, pour votre si parfaite hospitalité matérielle et morale.

Faut-il résumer ici — je n'ai pas osé le faire de vive voix — l'impression que j'emporte de ces quelques jours, où je me chauffais aux flammes de votre ardent amour pour toutes les manifestations de la beauté ?... Vous m'avez jadis recommandé la franchise envers vous. Je pense que maintenant vous l'exigez plus que jamais. Alors, mon oncle, je dois vous avouer que si vos enseignements oraux ont dépassé mon attente par leur enthousiasme et la variété de leurs vues, s'ils ont allumé définitivement dans mon cœur la passion de l'art, ils m'ont un peu déçu en tant que théorie esthétique. Comprenez-moi bien. Je n'attendais pas de vous un corps de doctrine. Dès le début de notre correspondance vous m'aviez dit qu'il ne fallait solliciter de votre part rien qui ressemblât à un système méthodique, aucune définition, aucun critérium du Beau, avec un grand B. Et je vous rends cette justice que, conséquent avec vous-même, vous n'avez jamais encombré vos dissertations d'aucun terme abstrait, d'aucune notion absolue de Vérité ou d'Idéal artistique. En revanche vous vous étiez posé dans vos lettres, que je garde précieusement, vous le savez, en champion d'un subjectivisme et d'un matérialisme artistiques farouches, et toutes vos conclusions se réduisaient à peu près à ces deux aphorismes : *Le Beau, c'est ce qui me plaît*, et *Rien ne me plaît que par mes sens*. On eût dit parfois même que vous preniez un malin plaisir à outrer votre pensée à cet égard et à railler un peu cruellement, chez les musiciens, toutes les tendances idéalistes.

Or, pendant cette semaine, où nous venons de contempler tant de tableaux et d'écouter tant de musique côte à côte, je vous ai trouvé, je ne dis pas vacillant dans vos doctrines, mais presque indifférent à les défendre. Autant vous avez pris plaisir à exciter, par des considérations de tous ordres, mon admiration devant les chefs-d'œuvre, autant vous sembliez fuir la discussion des problèmes généraux que vous traitiez naguère la plume à la main. Je croirais que, depuis peu, vous inclinez au scepticisme, s'il était possible de devenir sceptique aussi subitement. Bref, j'ai rencontré en vous, comme je m'y attendais, un amateur d'art fanatique, je n'ai pas trouvé l'esthéticien quelque peu révolutionnaire qu'indiquaient toutes vos lettres.

Vous ne m'en voudrez pas, mon cher oncle, de vous avoir écrit sans ambages. Je

suis certain que vous serez le premier à dissiper ce malentendu, si je me trompe, ou à me l'expliquer, si j'ai vu juste. Une telle attitude de votre part me trouble, j'étais prêt, ou peu s'en faut, à accepter vos théories d'individualisme et de sensualisme artistiques, et je ne parviens pas à comprendre pourquoi vous n'avez rien fait pour achever ma conversion, lorsque vous me teniez entre vos mains.

..... Tandis que je vous écris, ma sœur pianote dans la pièce voisine. Elle joue un entracte d'un opéra de Massenet ; j'aime beaucoup ce morceau en dépit du mépris des « purs ». Mais me voici Gros-Jean comme devant, car je ne sais plus s'il m'est permis d'en jouir, conformément à vos doctrines, ou si, transfuge de votre propre cause, vous ne me conseilleriez pas aujourd'hui, avec les théoriciens du Beau, de dédaigner cette page qui charme mes oreilles ???

Paris, le 22 mars 1906,

Mon cher neveu, tu es un brave et je t'aime bien ! C'est si rare qu'on ose dire tout net aux gens ce qu'on pense d'eux, de leurs idées ou de leurs œuvres ! Non certes, je ne suis pas devenu sceptique, et, dans mon for intérieur je ne renie aucunement ce que tu appelles mon subjectivisme et mon matérialisme esthétiques. Mais, je le reconnais, pendant ton séjour auprès de moi (séjour, qui m'a doublement charmé parce que tu es un garçon sensible et franc, et parce qu'on n'apprend bien les choses qu'en les enseignant aux autres), j'ai réellement évité de faire de l'esthétique avec toi. Tu as eu raison de provoquer de ma part une explication à ce sujet. Ma réponse traitera plutôt de philosophie que d'art. Depuis assez longtemps, du reste, notre correspondance a pris une direction qu'elle ne se proposait pas tout d'abord. C'est un peu de ta faute ; c'est beaucoup de la mienne. N'en rougissons point, je n'ai guère de sympathie pour les esprits qui se cantonnent dans leur petit coin de science ou d'art et que les problèmes de leur spécialité n'entraînent pas à des spéculations plus vastes. Il ne s'agit pas, bien entendu, de créer à priori de grandes synthèses, mais du moins de rattacher les questions particulières à des principes généraux.

Tu as deviné juste cependant. Lorsque tu étais auprès de moi, je me suis tenu systématiquement sur le terrain des conventions artistiques et, par là, je t'ai paru fuir tout débat de fond ou de principe. En ceci, comme pour toutes les choses de ce monde, les raisons de ma conduite ont été multiples.

Je commence par la première et j'espère, en te l'avouant sans fausse honte, ne pas trop diminuer le petit prestige de maître que tu as bien voulu m'accorder jusqu'à présent. Les esprits médiocres peuvent demander à un professeur d'être invariablement sûr de lui-même ou de ses idées. Ils se trompent. Celui-là serait un piètre éducateur qui se figerait dans ses certitudes, parlerait de tout avec une conviction mathématique et romprait ces liens si souples qui unissent chacun de nous avec la vie universelle et le reste des humains : le doute, l'inquiétude, les curiosités nouvelles... Quelles circonstances m'ont tout à coup plongé dans une perplexité réelle, non point quant à la justesse de mes théories subjectives de l'art, mais quant à leurs déductions pratiques ? Ceci ne t'importe point. L'existence a de ces tournants où, tout à coup, quatre ou cinq événements successifs, ornières, cailloux ou pièges savamment tendus, viennent imprimer à nos ressorts intellectuels de terribles secousses. Il faut verser piteusement dans le fossé ou savoir, au prix d'un effort terrible et d'un sang-froid tout de suite reconquis, trouver un nouvel équilibre pour continuer sa route vaille que vaille ! Rappelle-toi ces acrobates qui, lancés sur une bicyclette font sauter l'une des roues de leur machine et prennent subitement, par un vigoureux coup de reins, l'attitude qui leur permet de poursuivre leurs exercices en monocycle. Tu es venu me voir au moment où il m'arrivait quelque chose d'analogue. Je ne suis plus tout à fait le même

homme qu'il y a quelques semaines. J'espère néanmoins que je roulerai comme par le passé, mais un peu différemment.

J'aurais pu t'associer à la genèse de mon nouvel équilibre moral. Tu aurais vu un pauvre diable tâtonnant, indécis ; et voilà tout. Seulement les crises de cette sorte, qui, pour un homme, sont plutôt fortifiantes, risquent de désorienter trop longtemps un garçon de ton âge. C'est pourquoi je ne t'en parlais pas. Il est peut-être fâcheux que notre correspondance n'ait pas pris fin quelques semaines plus tôt. Mais je ne puis me résoudre à rompre brusquement nos rapports d'amateurs passionnés, sans t'avoir dit de l'art ce qui me reste à te dire.

Je te le répète d'ailleurs : aucun des principes exposés dans nos lettres de cet hiver ne se trouve atteint à mes yeux. Seules leurs conséquences et leur application peuvent varier pour moi ; et ceci n'importe guère. Ma négation de certains dogmes artistiques, par exemple, risquait de tourner elle-même au dogmatisme. Ce serait gagner beaucoup que de ne point tomber de Charybde en Scylla. Sans mener au scepticisme, la sagesse née de l'expérience et de ces chocs, auxquels je faisais allusion tout à l'heure, conduit aussi à plus de tolérance, et le dernier mot du savoir doit être la bonté. Je suis certain, mon cher ami, que, sans me le dire, tu m'as trouvé trop faible, ces jours derniers, vis-à-vis des œuvres qui ne me plaisent pas. Je sens, en effet, que j'incline à l'indulgence. Mais tu peux te rassurer, mauvais petit bougre, je suis loin d'y être entièrement parvenu et je t'amuserai encore de mes boutades, puisque, hélas ! ce qu'on nomme l'esprit et que l'on recherche dans le monde, c'est presque toujours de la méchanceté ! Du reste les torts que peut avoir un homme dans l'exercice de ses opinions n'atteint en rien leur valeur intrinsèque. Un mauvais prêtre ne condamne pas une religion. Si la puissance d'art est individuelle et de nature physiologique, comme je le pense, c'est à chacun, auteur ou amateur, de la provoquer et de la développer comme il lui plaît. Je t'ai dit maintes fois que la noblesse, la profondeur, l'élévation d'une idée exprimée dans une œuvre d'art n'ont rien à voir avec notre plaisir artistique ; mais cela ne signifie en aucune façon qu'un esprit noble, profond ou élevé, qu'un cœur généreux ne créeront pas ou ne goûteront pas des jouissances artistiques plus étendues et plus intenses que des cœurs vulgaires ou que des esprits vils. A tempérament artistique égal, il n'y a pas de doute à cela, les premiers édifieront ou aimeront des œuvres bien autrement grandes et durables que les seconds. A l'heure qu'il est, la *Messe solennelle* de Beethoven et l'ouverture des *Maîtres chanteurs*, qui, toutes les deux expriment de si hautes pensées, demeurent aussi pour moi les sommets de la jouissance sonore...

Mais puisque ta sœur a conservé mes vieilles lettres, je ne vais pas me répéter là-dessus. Je lui ai écrit ces choses dans le temps et tu peux lui demander les pages qui traitent la question (1). Cependant je te le ressasse une dernière fois : l'élévation intellectuelle et morale et le génie artistique sont, à mon sens, foncièrement distincts l'un de l'autre. C'est sans doute ceci que tu nommes mon matérialisme artistique, et c'est aussi ce dernier point, je veux dire ta croyance intuitive à la solidarité du Beau et de l'Idéal, que tu aurais voulu me voir combattre définitivement la semaine dernière, quand nous nous promenions ensemble.

Je ne pouvais honnêtement le tenter et j'arrive, cette fois, au point le plus délicat de nos relations mentales, parce que c'est celui qui intéresse l'humanité tout entière... A présent je m'en rends un compte très net : la sympathie ou la répugnance d'un chacun pour l'esthétique individualiste et sensuelle, que je t'ai prêchées dans mes longues missives, dépend non point de nos facultés artistiques ou de notre raison, mais de nos

1) *Petites lettres pour la jeunesse*. Chapitre VIII, la Pensée dans l'art.

croyances religieuses. Un spiritualiste doit logiquement refuser aux jouissances d'art des origines purement physiologiques et ne saurait admettre que les goûts individuels ne possèdent pas un guide de perfection éternel et absolu. Si l'amour, aux yeux des croyants, « ne peut trouver de repos qu'en Dieu, en s'élevant au-dessus de toutes les choses créées », la beauté doit chercher dans la même direction son prototype permanent. Pour un spiritualiste le beau est intimement lié au bien et au vrai, parce que tous trois possèdent une source métaphysique commune. Pour un moniste le problème ne présente pas les mêmes données et les hasards du mouvement qui créent la Vie suffisent à expliquer aussi l'évolution de l'Art. La grande loi de sélection naturelle s'applique aux œuvres comme aux êtres. Celles-là survivent aux autres qui plaisent mieux à nos sens ; elles justifient leur qualité par leur survivance même, sans qu'on aille chercher si elles répondent à quelque plan préconçu.

Il est bien difficile, j'en conviens, d'accepter ce darwinisme esthétique, auquel je t'ai déjà fait allusion, sans accepter tout d'abord le darwinisme biologique, je veux dire sans l'accepter franchement avec le déterminisme qui en découle.

Je devine, mon enfant, que tu as conservé de ton éducation des sentiments et des idées qui ne te permettent pas de me suivre sur ce terrain. Il ne m'appartient pas de t'influencer dans ces graves matières. Tu m'as demandé de te parler d'art ; nous en sommes venus fatalement à causer philosophie. Je ne suis ni assez instruit, ni assez présomptueux, ni assez imprudent non plus pour tenter de modifier en quoi que ce soit tes croyances métaphysiques. C'est à chaque homme de préparer et d'accomplir son évolution spirituelle comme il l'entend... surtout comme les circonstances l'y poussent. Je ne te dis pas ni que tu devendras moniste un jour, ni que tu ferais bien de le devenir. Je crois en vérité que les suprêmes arguments des convictions qui nous paraissent le plus purement intellectuelles sont des arguments sentimentaux. Mais je crois aussi que le sentiment de l'humanité incline peu à peu au matérialisme et je puis du moins l'affirmer avec certitude, que dans une société entièrement moniste on accepterait universellement mon esthétique... négative. Le sort des dogmes artistiques est intimement lié au sort des dogmes religieux et l'anarchie, en art comme en politique, pourrait bien être le résultat nécessaire du progrès.

Une dernière raison m'a déterminé à ne discuter devant toi aucun point de théorie : c'est l'inutilité complète des raisonnements dans l'éducation de la sensibilité. Un homme qui répète cent fois : « bravo ! bravo ! bravo ! » ou une vieille anglaise qui mâchonne : « splendid ! charming ! beautiful ! » t'entraîneront aussi bien à l'admiration des chefs-d'œuvre qu'un dialecticien subtil avec les plus beaux arguments du monde. Il en est de la beauté comme des précipices ; un simple coup de coude suffit à nous la faire percevoir si nous la côtoyons distraitemment. Je me souviens avoir rencontré au Musée Rodin, en 1900, un jeune germain qui ne savait pas un mot de français. Moi je ne sais pas un mot d'allemand. Nous ne nous sommes pas quittés de l'après-midi, et je t'assure qu'avec quelques exclamations nous avons accru énormément, l'un chez l'autre, notre admiration pour le grand sculpteur.

Mais si l'on m'accorde sans peine que des théories abstraites sont assez oiseuses dans la formation du goût, l'on voudra défendre, en revanche, certaines bases objectives du jugement ; l'histoire de l'art, par exemple. Tu m'avais demandé jadis si tu devais lire quelque histoire de la musique ou des monographies de musiciens. Je ne t'avais pas répondu, je crois. Je te réponds aujourd'hui. Si c'est un plaisir intellectuel que tu cherches dans ces ouvrages, vas-y : leur étude est passionnante ! et je t'accorde qu'un homme cultivé ne devrait pas ignorer que Monteverde a précédé Lulli et que Weber est antérieur à Schumann. Mais si tu penses trouver là un excitant pour ta sensibilité musicale, un guide pour ton goût, laisse toute espérance à la première page

du plus parfait de ces livres. L'histoire est toujours de l'histoire. Quand tu auras appris comment la basse continue a pris naissance à la fin du seizième siècle et est morte avant la fin du dix-huitième, cela ne changera pas d'un iota ton émotion devant une page de Bach ou de Rameau. Tu sauras que le ronronnement ininterrompu des instruments graves s'appelle le *continuo* ; peut-être même le remarqueras-tu davantage que si tu n'en étais pas averti. Mais le tremblement de tes lèvres, mais le petit frisson qui passera dans tes cheveux, mais les palpitations plus rapides de ton cœur, mais les larmes qui humecteront tes paupières, tous ces réflexes, témoins de ton profond ébranlement sous l'empire des sonorités géniales, ne seront aucunement accrus par ta connaissance nouvelle des formes et de leur origine.

Je ne vais pas recommencer mes démonstrations afin de te prouver leur inanité. Laisse-moi seulement te faire toucher du doigt le danger des connaissances historiques pour les musiciens. Dernièrement, un critique, pour démolir une œuvre nouvelle, droit que je ne lui conteste point, écrivait ceci : « des accords qui étaient déjà fades en 1820, des accompagnements à la Schubert ou plutôt encore de Schubert, une déclamation pseudo-wagnérienne, ont paru à cet auteur le comble de la hardiesse et le dernier effort de la musique descriptive. » Et ce critique, satisfait d'une comparaison qu'il substituait à son instinct artistique, ne se demandait même pas si la musique en litige était juste ou fautive d'expression, émouvante ou non !...

Moi-même j'ai commis naguère une erreur du même genre. Ayant à parler d'une symphonie nouvelle, je lui reprochais de ressembler à telle page de Wagner. Voilà bien de l'impertinence ! Le compositeur aurait pu me dire : « Pourquoi, monsieur, connaissez-vous si bien *Tristan* ? J'ai fait de la musique pour des âmes sensibles et non pour des cerveaux encombrés par les ouvrages de mes prédécesseurs. Mes harmonies sont-elles riches ? mes rythmes vous semblent-ils variés et vivants ? ma mélodie chante-t-elle avec tendresse et passion ?... Et bien, alors ! Laissez donc votre Wagner tranquille et veuillez m'écouter plus naïvement ! » Il aurait eu raison. J'avais dû, moi aussi, écrire ma petite comparaison par vanité, et c'est une marque des époques dénuées d'ardeur et de sève artistiques d'exiger que l'art y soit nouveau et chaque œuvre personnelle ! Ah la belle besogne vraiment que de rechercher si l'auteur de la *Tétralogie* a « pigé » des effets à Liszt et des thèmes à Cornélius. Qu'est-ce que cela peut bien faire, je te le demande !

Allons, mon ami, je vais me taire ; il en est plus que temps. Mais je t'adresserai bientôt une leçon de quiétisme artistique. Ce sera, si tu le veux bien, la conclusion de ma trop longue correspondance.